



Photographie

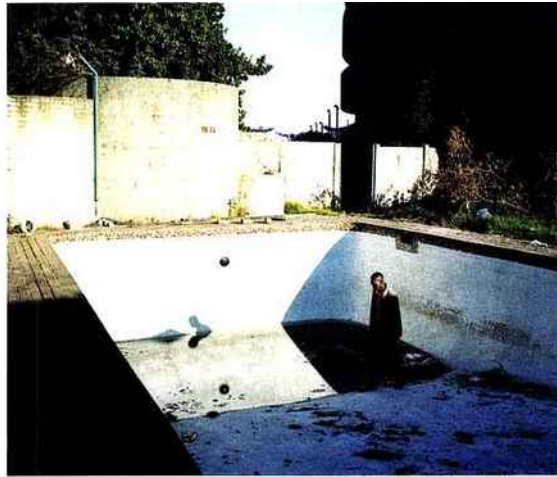
Sociologie **Ponte City ou l'utopie architecturale sud africaine**

Mêlant photographies et documents, Mikhael Subotzky et Patrick Waterhouse racontent au Bal l'histoire d'une tour fantôme, reflet des événements en Afrique du Sud

PARIS ■ Les utopies architecturales racontent beaucoup de leur époque et de l'endroit où elles naissent et se développent. Ponte City n'y échappe pas. Lorsqu'en 1976 débutent les émeutes de Soweto, cette tour cylindrique haute de 54 étages qui s'élève dans le ciel de Johannesburg (Afrique du Sud), est la plus haute de la ville. Elle symbolise le rêve de modernité architecturale et de bien-être des blancs sud-africains jusqu'à ce que la fin de l'apartheid puis l'avènement de la démocratie, dix-huit ans plus tard, ne voient leur départ progressif pour des

quartiers jugés plus sécurisants. L'image de Ponte City, désormais refuge d'immigrés du continent subsaharien et de Sud Africains déshérités, bascule alors et se délite au fur et à mesure de sa décrépitude physique et des histoires de trafic de drogues, de prostitutions et de délinquances que l'on raconte sur elle.

En 2007, son rachat par des promoteurs laisse entrevoir un autre rêve, porteur celui-là d'un idéal de civilisation qui verrait cohabiter les différentes communautés sud-africaines. La crise financière de 2008 aura

Mikhael Subotzky & Patrick Waterhouse, *Ponte City*, 2008-2013. © Magnum Photos**PONTE CITY**

→ Commissaire : Diane Dufour

révèle pour la première fois dans une fluide et percutante installation. Pendant deux ans Mikhael Subotzky et Patrick Waterhouse avec Diane Dufour directrice du BAL, y ont réfléchi ensemble pour présenter une mise en scène sur deux niveaux, qui plonge dans Ponte et dans les différentes utopies dont la cité a été porteuse pendant et après l'apartheid. Mis en dialogue et en tension, photographies, archives et récits projettent dès le début dans l'intimité de ce rêve architectural, porteur lui-même des aspirations de ses habitants et d'un pays, où la ségrégation par la couleur de la peau a conduit les architectes de Ponte City eux-mêmes à s'interroger sur l'endroit où loger les domestiques noirs et les immigrants, à imaginer une meilleure terre d'accueil, en Australie ou au Canada. Redoutables.

Christine Coste

raison du chantier de rénovation resté inachevé.

Projection des aspirations et des failles d'une société

Quand cette même année Mikhael Subotzky et Patrick Waterhouse arpentent Ponte City, la tour est une ville en soi, abandonnée et à moitié habitée. Pendant six ans, tout en rassemblant les archives relatives à la construction de la tour et les documents oubliés sur place par

ses anciens locataires (photos, lettres, courriers administratifs, cahiers d'écolier...), le photographe sud-africain et l'artiste britannique vont photographier selon un protocole précis ses habitants, leurs appartements, fenêtres, portes et points de vue sur la ville ou sur l'intérieur de la tour cylindrique. Le fil conducteur de leur récit est précis : « *montrer Ponte City comme une métaphore de Johannesburg et de la société sud africaine* ».

PONTE CITY, MIKHAEL SUBOTZKY ET PATRICK WATERHOUSE, jusqu'au 20 avril, Le Bal, 6 impasse de La Défense, 75018 Paris, tel. 01 44 70 75 50, mercredi-vendredi 12h-20h, jeudi jusqu'à 22h, samedi 11h-20h, dimanche 11h-19h, www.le-bal.fr, « Ponte City, Mikhael Subotzky et Patrick Waterhouse », Éditions Steidl, 192 pages, 88 €.

explique Mikhael Subotzky. Leur travail aujourd'hui achevé fait l'objet depuis deux ans d'expositions parcellaires en Afrique du Sud et ailleurs, en France notamment ; aux Rencontres d'Arles d'abord en 2011 où leurs auteurs ont reçu le prix Découverte, puis l'an dernier à la Maison Rouge, lors de l'exposition « My Joburg ». Au Bal, c'est la globalité de leur démarche, de leur travail dans toutes ses dimensions qui se

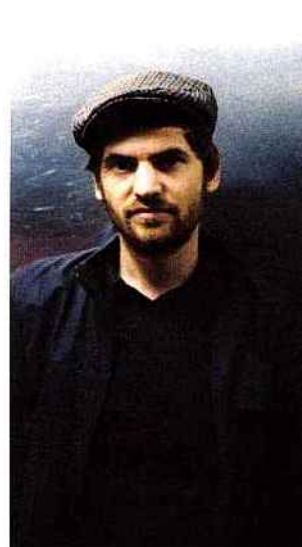
ENTRETIEN **MIKHAEL SUBOTZKY ET PATRICK WATERHOUSE**, photographes « Les notions de rêve et de désastre sont indissociables »

□ Mikhael Subotzky et Patrick Waterhouse se sont rencontrés en 2007 au cours d'une résidence à La Fabrica à Trévis (Italie). Immédiatement, le photographe sud-africain (né en 1981 au Cap, Afrique du Sud) et l'artiste anglais (né la même année à Bath, Royaume Uni) se sont entendus et ont eu envie de travailler ensemble sur un projet. Cette occasion s'est présentée quand Mikhael Subotzky, de retour en Afrique du Sud, a démenagé du Cap à Johannesburg et visité Ponte City. De cette « collaboration fructueuse », Mikhael Subotzky dit qu'« elle leur a permis de se nourrir l'un de l'autre et de grandir tous les deux », tout en donnant « de la profondeur au projet », ajoute Patrick Waterhouse.

Être un photographe blanc ou simplement un Blanc, a-t-il été difficile pour travailler avec les habitants de Ponte City ?
Mikhael Subotzky. Oui et non. Non parce que j'ai toujours travaillé dans des environnements mixtes, voire totalement noirs. Oui parce que lorsque nous arrivons en 2008 dans la tour, tout le quartier d'Hillbrow, où est construit Ponte City, est à cette époque un quartier habité



Mikhael Subotzky.
© Mikhael Subotzky



Patrick Waterhouse.
© Patrick Waterhouse

à 100 % par des Noirs ; soit une inversion totale de l'idée initiale puisque Ponte, le plus haut point de Johannesburg, avait été conçu pour une élite exclusivement blanche. Il était donc intéressant d'être confronté à cette inversion en tant que Blanc, puisque l'idée de la race ou de la séparation des races, ou de leur nécessaire coexistence, est au cœur de la société sud-africaine. Je ne pouvais et ne peux m'extraire de cela.

Patrick Waterhouse. Nous avons toujours été accueillis avec intérêt et bienveillance. Si certains résidents n'ont pas accepté d'être photographiés, tous sans exception étaient d'accord pour que l'on photographie de leur fenêtre ou de leur porte.

Pour la première fois dans l'itinérance de la présentation de votre travail sur Ponte City, les archives que vous avez répertoriées sont montrées.

Leur récolte s'est elle imposée immédiatement ou progressivement ?

M.S. Au départ nous ne pensions pas trouver tout cela. Quand nous avons commencé, la tentative de relancer Ponte City avait misérablement échoué et la moitié de ses habitants avaient été expulsés afin que la tour puisse être rénovée. Le chantier arrêté, nous nous sommes retrouvés face à des appartements sacagés, pillés et à des documents intimes (lettres, photographies, diplômes, livres, revues...) abandonnés sur place qui racontaient beaucoup des anciens habitants de Ponte. Nous n'avions jamais imaginé trouver autant d'intimité fantomatique.

Ponte City nous évoque la cité de La Grande Borne, à Grigny (Essonne), née de l'utopie de l'architecte Émile Aillaud de créer une « cité des enfants » idéale pour les familles et qui rapidement a concentré misère, insécurité et exclusion. Les utopies modernistes architecturales sont-elles vouées à être effrayantes ?
P.W. Toute utopie contient sa dystopie et inversement, toute contre-utopie contient sa propre utopie. Les notions de rêve et

de désastre sont indissociables. **M.S.** Il est intéressant de replacer la situation du modernisme en Afrique du Sud dans un contexte plus large que le modernisme du XX^e siècle, qui est un rêve de partage d'un idéal commun proche d'une idée socialiste, voire communiste, mais qui en Afrique du Sud – et Ponte le représente bien – est un idéal complètement dévié, détourné par les principes de

Nous
n'avions jamais
imaginé trouver
autant d'intimité
fantomatique

l'apartheid. Ce rêve moderniste était toutefois doublement voué à l'échec. Le système de l'apartheid, qui visait à garantir le pouvoir et le bien être d'un petit nombre sur le plus grand nombre, pourtant originaire de cette terre, ne pouvait perdurer. Et puis tout rêve comprend une part de chute probable.

Peut-on dire, Mikhael Subotzky, que Ponte City s'inscrit, comme votre série antérieure « Beaufort West », dans la veine des travaux de David Goldblatt et de la Market Photo Workshop (école pionnière de la photographie africaine et engagée que David Goldblatt a fondée en 1989 à Johannesburg) ?

M.S. « Beaufort West » est évidemment un hommage direct à David Goldblatt et à sa série « In Boksburg ». J'ai terminé Beaufort West en 2008, au moment où je commençais le travail sur Ponte City, influencé aussi beaucoup par la série « Jo'Burg » de Guy Tillim sur Johannesburg. Sa vision sombre de la ville et de son centre n'est toutefois pas le Johannesburg que j'ai expérimenté et que j'avais envie d'explorer. Dans Ponte City, on s'aperçoit de l'effet complètement catastrophique des conséquences de l'apartheid et de cette transition qui a été si douloureuse à Johannesburg, encore davantage peut-être qu'ailleurs dans le pays. Mais on voit aussi un nouveau modèle plein d'espoir en train de s'esquisser.

**Propos recueillis
par C. C.**